

**Ethos du texte traduit :
des signes thétiqes qui se lézardent**

**Foudil DAHOU¹ / Lahcène DAHOU²
Université Kasdi Merbah, Ouargla - Algérie -
dahoufoudil@yahoo.fr**

**Abdelouahab DAKHIA³
Université Mohamed Khider, Biskra - Algérie -
h_dakhia@yahoo.fr**

Résumé:

Il existe chez le traducteur des interférences douloureuses qui structurent son agir : besoin d'originalité et désir d'immortalité du texte traduit franchissent son expérience subjective afin de libérer son ethos dont les signes thétiqes se lézardent. L'acte traduisant se situant aux limites rêvées de la fidélité superstitieuse et de l'imposture d'une pensée labyrinthique, le traducteur craint le perpétuel démembrement sémantique de son texte.

Mots clés: Ethos ; Métiers ; Traduction ; Texte ; Signes.

Il existe chez le traducteur des interférences douloureuses qui structurent son agir : besoin d'originalité et désir d'immortalité du texte traduit franchissent son expérience subjective afin de libérer son ethos dont les signes thétiqes se lézardent.

L'acte traduisant se situant aux limites rêvées de la fidélité superstitieuse et de l'imposture d'une pensée labyrinthique, le traducteur craint le perpétuel démembrement sémantique de son texte « [...] par d'autres lecteurs qui se servent à leur tour des morceaux offerts pour mettre un peu de

sens dans l'incertitude et l'instabilité de leur propre monde ». [Etudes Françaises 19/2, « Le texte scientifique », PUM, automne 1983, p.131.].

L'exigence de la pragmatique contemporaine nimbe le style du traducteur en repentir et traverse ses croyances scripturales : lisibilité linguistique et lisibilité esthétique président à l'alchimie d'une transcription singulière en force de signifiante afin de préserver la cohérence de l'acte traduisant.

« [...] les hommes vivent dans un monde où ce sont les mots et non les actes qui ont du pouvoir, où la compétence ultime, c'est la maîtrise du langage. »¹

Liminaire : méandres des métiers de la traduction

L'acte traduisant ne pouvant décentement pas s'accommoder d'une existence de principe, une conscience réflexive suffisante de sa propre pratique² s'avère donc fondamentale aujourd'hui dans le sens d'une intelligence de l'économie des métiers de la traduction. Pourtant, tel ne sera pas ici notre propos ; notre intention est autre : si nous voulons traiter des métiers de la traduction avec discernement nous sommes tenus préalablement d'aborder la question des représentations, plus justement celle du discours que produit et donne à lire le traducteur sur lui-même, sur ses pratiques telles qu'il les perçoit et les revendique. Nous oublions trop souvent la réalité de la condition traduisante, le dévouement et le sacrifice intellectuels auquel consent la noblesse du traduire. Ainsi comprendrons-nous les métiers de la traduction et leur générosité.

Ethos inconscient et signes thétiques

La grande leçon de notre contemporanéité en délire est de troubler notre raison commune par des discours aliénants qui dérangent l'ordre du monde et celui des peuples soumis au pouvoir fallacieux de la liberté d'expression. Il existe chez l'homme moderne des interférences douloureuses qui structurent son dire et son agir : besoin d'originalité de la parole énoncée et désir d'immortalité du texte écrit déchirent l'enveloppe de son expérience subjective afin de libérer son ethos inconscient dont les signes thétiques se lézardent. Car l'acte d'écrire se situant aux limites rêvées de l'écriture du Livre Absolu et de l'immortalité du Texte Ecrit consacré par la postérité, tout auteur, figé dans la position du traducteur de discours, craint le perpétuel démembrement sémantique de son texte « [...] par d'autres lecteurs qui se servent à leur tour des morceaux offerts pour mettre un peu de sens dans l'incertitude et l'instabilité de leur propre monde ».³

L'imposture d'une pensée labyrinthique, réfrénée aux confins de la mémoire humaine à partager, contraint la réflexion et la spéculation à se déployer selon des stratégies et des logiques que la rhétorique traduisante enferme dans des schèmes de transposition et de vulgarisation que nimbent les exigences de la pragmatique contemporaine. Aussi bien, « le langage est [-il] une lutte permanente entre le besoin d'exprimer la complexité de la pensée et le désir de maintenir la simplicité de l'expression ».⁴

Mais parce que l'homme se veut un être de polémique, son style de parole et d'écriture est dans la constante attitude naturelle du repentir qui forge ses croyances scripturales aux détours d'un instant de lucidité volé à la vie ; lisibilité linguistique et lisibilité esthétique président alors à l'alchimie d'une écriture singulière mue en force de signifiante pour

laquelle la traduction tente de préserver la cohérence du dire trahissant. C'est pourquoi, autant dans sa part de créativité que dans sa force de re-créativité, l'acte de dire et celui d'écrire doivent se libérer et échapper aux inspirations subjectives qui transforment la communication en un espace de confrontation où des signes, de tous les ordres, s'excluent et s'opposent sous le prétexte de l'originalité. De la sorte s'engagent les discussions et les débats ; s'écrivent et se réécrivent des œuvres entières promises à la postérité.

Débats sans fin : la négociation

« Les débats sans fin sont généralement sans fondement [...] ». ⁵ Généralement ... mais il existe un no man's land de la communication où s'équilibrent les puissances de la syntaxie et les forces des idéaux ; un lieu commun où intervient une magie de la langue et de la poétique, un espace de pensées mémorielles que traverse l'ethos : la négociation. Et la traduction emblématise cette même volonté de négociation, invoquant une herméneutique lexico-catégorielle spécifique des textes d'auteurs dont la matérialité, la structuration et les effets textuels fondent les postulats thétiques. Pourtant, la négociation repose sur la langue, plus justement sur les langues dans la mesure où « les langues permettent au pensable d'accéder au dicible. Elles sont la matière de toute matière ». ⁶

Cependant, la langue représente une perpétuelle menace aux yeux du traducteur qui, victime éternelle de ses vaines tentatives de reconstruction idéelle, « prend conscience du sens d'un message en perdant conscience des mots et des phrases qui lui ont donné le corps ». ⁷ C'est pourquoi, le traducteur a l'honnêteté intellectuelle de la distanciation qui, comme mouvement de prudence spirituel, le protège de la tentation du phénomène langagier lié à la question de

l'intimité identitaire dans la mesure où « l'extrême évidence du rapport que nous entretenons avec notre propre langue est aussi ce qui nous la rend irreprésentable. Son apparente transparence occulte l'altérité imaginaire qui, pour nous tous, hante la langue, mais ne nous apparaît jamais qu'obliquement et dans les tentatives que nous faisons pour l'éviter ». ⁸ Le traducteur, en réaction, se doit alors d'écrire des scénarios d'objectivité qui fondent son acte traduisant et le démarquent des écrits autres que régit la transitivité du verbe. Le traducteur est de fait confronté au problème de l'autorité sur une œuvre qu'il n'a pas élaborée seul. ⁹

Energie d'élucidation ¹⁰

Dans son profond désir d'autonomisation, le traducteur milite et revendique une co-auctorialité qui le libérerait de l'imposition-imposture des signes traversés ; il mobilise toute son énergie re-créative afin d'échapper à l'influence de l'auteur auquel sa propre œuvre ne manque pas d'échapper. L'acte traduisant consomme l'anonymat du traducteur conscient de l'insignifiance de son propre nom mais désireux de déranger l'ordre de l'auteur soumis à la relecture et à la réécriture, « [...] selon un dispositif d'échange qui emprunte au texte [...] jusqu'à cette propension à la reformulation, harmonieuse ou gauchissante : ce que Merleau-Ponty appelle "une sorte de réitération"¹¹ et Paul Ricœur une "déformation réglée"¹² ». ¹³

Néanmoins, le traducteur convaincu ne renonce pas pour autant à la traduction quoiqu'il lui en coûte « de suspendre la lecture, qui ne cesse habituellement de décider du sens du texte en comblant ses lacunes et en lissant ses irrégularités ». ¹⁴ Ainsi, au cœur de l'acte traduisant, le couple relecture/réécriture construit la mémoire comme expérience privilégiée du traducteur confronté à l'oubli. « C'est en

gardant en mémoire certaines expériences passées comme siennes, que [le traducteur] se constitue en sujet moral, particulier et singulier ». ¹⁵

Cette quête de la singularité, loin d'enfermer le traducteur dans une sphère d'égoïsme, l'exhorte à repenser la responsabilité du devenir de l'œuvre traduite en dépit d'une expatriation intellectuelle qui se manifeste au détour de chaque mot ou expression capturée venant et menant à « [...] d'autres lieux de pluralité [...] ». ¹⁶ Toutefois parce que traduire n'est pas une fatalité, mais un acte de récréation, au-delà de la simple réappropriation des signes traversés, la réécriture traduisante extériorise, dans son procès, en les privilégiant, les émotions ¹⁷ du traducteur-lecteur et le regard ¹⁸ du traducteur-critique. Il s'agit dès lors pour le traducteur de se construire « [...] une culture rhétorique [c'est-à-dire] une culture où la [re]lecture est tournée vers une [ré] écriture ». ¹⁹

Le traducteur se refuse à l'exil et au silence des signes inlassablement traversés dans la mesure où il sait que « [...] le signe linguistique est le lieu d'une confusion constante entre sens littéral et sens figuré ». ²⁰ Subissant le « [...] vertige référentiel [...] », ²¹ le traducteur-lecteur invoque sa part de stratège qui recourt au « [...] supplément de sens » ²² sans que soit pour autant contestée sa maîtrise « [...] d'un métier littéraire conscient et contrôlé ». ²³ Seulement, le traducteur se protège de l'indéniable précarité des signes mystérieux réinvestis par sa pratique aliénante en quête d'une voix sans cri : entre repli identitaire et besoin de lisibilité, l'acte traduisant déchiffre de manière dialectique les « lieux de certitude » ²⁴ et les « lieux d'incertitude » ²⁵ qui supportent le texte d'auteur. Les mots du traducteur partent également à la recherche du « [...] plaisir rassurant de la reconnaissance » ²⁶; il serait vain de croire que le traducteur ne succombe pas non plus, sentiment tout à fait humain, à l'ivresse de la gloire sinon

du prestige que lui procure indirectement une œuvre connaissant la fortune dans une langue autre que celle qui lui a donnée le jour et l'a reniée. La création traduisante est donc une mythologie du silence des signes ouverts à l'initiation du sens.

Engrenage et transgression des signes

Pour pasticher Paul Ricœur, l'écrivain est un étranger pour le traducteur certes, mais toujours aussi un semblable²⁷ qui, souvent, le contrarie parce qu'acceptant difficilement l'incursion intellectuelle du traduire dans ses territoires mnésiques. « Paul Valéry défend dans Monsieur Teste l'idée selon laquelle les hommes célèbres -écrivains, mais aussi musiciens, peintres, mathématiciens- sont, par cela qu'ils sont connus, des génies de second ordre, les autres, les vrais, n'ayant pas commis la faute originelle de se divulguer et préférant "mourir sans avouer" ». ²⁸ Telle n'est-elle pas la véritable condition du traducteur, contraint à la probité intellectuelle, pour n'avoir pas écrit ?

Mais parce que l'acte de traduire est porteur d'avenir²⁹, la puissance du traducteur réside dans sa faculté de co-crédation qui touche l'indulgence des lecteurs pour des textes initialement méconnus, reniés et très souvent oubliés. « Le [traducteur-]lecteur ne peut "faire parler" un texte, c'est-à-dire concrétiser en une signification actuelle le sens potentiel de l'œuvre, qu'autant qu'il insère sa précompréhension du monde et de la vie dans le cadre de référence littéraire impliqué par le texte ». ³⁰ Le traducteur ne domine jamais le texte ; il se le concilie car il sait pertinemment que pour être légitime le texte traduit doit aller jusqu'à se confondre avec le texte originel. Le traducteur sait et regrette que son geste soit toujours, malgré lui, inféodé à celui de l'auteur : le texte

traduit n'existe à l'évidence que par et dans la réécriture - serait-elle de nature conflictuelle.

L'acte du traducteur remoteive³¹ le texte originel en tentant de retrouver sa progression génétique³² dont il constitue l'extension du performatif. « [...] [Déniant] au texte tout statut nouménal [...] »³³, le traducteur « [...] "fabrique" le texte dans lequel se reflètent ses propres présupposés et sa propre intention, plus que celle, inconnaissable, de l'auteur ». ³⁴ Mais alors qui se réclamera de « la responsabilité idéologiques du texte »³⁵ ? Ecriture et réécriture demeurent un mystère dans lequel s'investit la traduction comme mobilisation des consciences, comme négociation des paradigmes, avec pour seule certitude que « [...] sans ouverture à l'autre, nous ne parlons que de nous-mêmes ». ³⁶

Aussi bien la vertu cathartique de l'écriture appelle-t-elle à la domestication de la pensée sauvage. L'acte de traduire sacralise et désacralise tout à la fois l'acte d'écrire ; il s'agit là de la confrontation inéluctable de la transitivité et de l'intransitivité du verbe qui transforment le sens du tracé par la puissance de l'alchimie des signes au service de la pensée. Cette adversité de tous les instants, afin d'être sereinement assumée, exige à la fois distanciation et dédoublement de l'individualité et de la personnalité de l'auteur et du traducteur, agents de la communication interculturelle, pris dans l'engrenage de la liberté d'expression infligée par la modernité occidentale, alors même qu'en réaction de contestation tacite « [...] se crée un grand marché des systèmes de référence où chacun choisit à sa convenance et compose sa mosaïque pour trouver, en des temps particulièrement touchés par l'incertitude, des réponses aux grandes questions de l'existence ». ³⁷

Selon Alexandre Soljenitsyne, « nulle part, aucun régime n'a jamais aimé ses grands écrivains, seulement les petits ». ³⁸ Y a-t-il jamais eu de petits, de grands traducteurs chéris des communautés interprétatives³⁹ ?

Principales références bibliographiques

[¹] **Muriel BARBERY**, *L'élégance du hérisson*, Gallimard, 2006, p.74.

[²] Nous faisons nôtres la formule de Jean de MUNCK [éditorial du premier numéro de la revue *NEGOCIATIONS*].

[³] *Etudes Françaises* 19/2, « Le texte scientifique », PUM, automne 1983, p.131.

[⁴] **David M. LOCKE**, «Le pouvoir de la phrase », *La grande anthologie de la science-fiction [Histoires de la 4^{ème} dimension]*, Le Livre de poche n° 3783, Librairie Générale Française, 1983, p. 75.

[⁵] **Jean-Pol ROCQUET**, *Lecture et implicite*, nov.2002.

[⁶] **Claude HAGEGE**, [notes de lecture].

[⁷] **Friedrich SCHLERMACHER**, *Des différentes méthodes du traduire*, Seuil, France, 1999, p.20.

[⁸] **Laurent JENNY**, « La langue, le même et l'autre », dans « Théorie et histoire littéraire », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°0, 16 juin 2005, URL : <http://www.fabula.org/lht/0/Jenny.html>

[⁹] Cf. **Jean CLEDER**, « Ce que le cinéma fait de la littérature », dans « Ce que le cinéma fait à la littérature (et réciproquement) », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°2, 1 décembre 2006, URL : <http://www.fabula.org/lht/2/Cleder.html>

[¹⁰] **Marielle MACE**, « Selon l'écrivain préféré », dans « L'écrivain préféré », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°4, 1 mars 2008, URL : <http://www.fabula.org/lht/4/Mace.html>

[¹¹] **Maurice MERLEAU-PONTY**, *La Prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 129. [Référence à l'édition de Claude Lefort (coll. « Tel »)].

[¹²] **Paul RICŒUR**, *Temps et récit*, t. II, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1984, p. 50.

[¹³] **Bruno CLEMENT**, « Lecture et Vérité », dans « L'écrivain préféré », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°4, 1 mars 2008, URL : <http://www.fabula.org/lht/4/Clement.html>

[¹⁴] **Thomas CONRAD**, « La lecture et la structure : une microlecture de Barthes, « La lutte de Jacob avec l'ange » », dans « Complications de texte : les microlectures », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°3, 1 septembre 2007, URL : <http://www.fabula.org/lht/3/Conrad.html>

[¹⁵] **Gloria ORIGGI**, « Mémoire narrative, mémoire épisodique : la mémoire selon W. G. Sebald », dans « Les philosophes lecteurs », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°1, 1 février 2006, URL : <http://www.fabula.org/lht/1/Origgi.html>

[¹⁶] **Hola Humeya INFANTE**, *Contes sémitiques de Tanger : papillon bleu*, in *Catalogue général Editions l'Harmattan [Maghreb]*, Coll. « littérature », Paris, 2003, p.60.

[¹⁷] Pour pasticher **Kamel BEN HAMEDA**, *La mémoire de l'Absent*, in *Catalogue général Editions l'Harmattan [Maghreb]*, Coll. « écritures arabes », Paris, 2003, p.68.

[¹⁸] *Ibid.*

[¹⁹] **Michel CHARLES**, *L'Arbre et la source*, Seuil, 1985, p.185.

[²⁰] **Vincent JOUVE**, *La lecture*, Coll. « Contours Littéraires », Ed. Hachette Supérieur, Paris, 08^{ème} Ed. 2004[1993], p.73.

[²¹] *Ibid.*

[²²] *Ibid.*, p.75.

[²³] **Homer WHIPPLE** [postface à la deuxième édition, New York, 1959], in Norman SPINRAD, *Rêve de fer*, Le Livre de Poche 7011, Ed. Opta, Paris, 1973, p.334.

[²⁴] **M. OTTEN**, « La lecture comme reconnaissance », *Français 2000*, 104, fév. 1982, in Vincent JOUVE, *La lecture*, Coll. « Contours Littéraires », Ed. Hachette Supérieur, Paris, 08^{ème} Ed. 2004[1993], p.46.

[²⁵] *Ibid.*, p.47.

[²⁶] **Michel PICARD**, *La lecture comme jeu : essai sur la littérature*, Coll. « Critique », les Editions de Minuit, Paris, 1986, p.244.

[²⁷] **Paul RICŒUR**, « Civilisation universelle et cultures nationales », *Espirit*, n°10, octobre 1961, pp.439-453 [« *L'homme est un étranger pour l'homme certes, mais toujours aussi un semblable* »].

[²⁸] **Paul VALERY**, in Michel TOURNIER, *Le Vol du vampire. Notes de lecture*, Mercure de France, Paris, 1982, pp.11-16.

[²⁹] Cf. **Michel TOURNIER**, *Le Vol du vampire. Notes de lecture*, Mercure de France, Paris, 1982, pp.11-16.

[³⁰] **Hans Robert JAUSS**, *Pour une Esthétique de la réception*, trad. franç., Gallimard, Paris, 1978, p.259.

[³¹] Cf. **Mathilde LABBE**, « Ce que le cinéma fait à « Boule de suif » », dans « Ce que le cinéma fait à la littérature (et réciproquement) », *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, n°2, 1 décembre 2006, URL : <http://www.fabula.Org/lht/2/Labbe.html>

[³²] Cf. **Jean-Louis LEBRAVE**, « Lecture et analyse des brouillons », [Mis en ligne le : 26 octobre 2007 Disponible sur:<http://www.item.ens.fr/index.php?id=187203>.]

[³³] Cf. **Jean-Christophe VALTAT** commentant Stanley FISH, *Quand lire, c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trad. de l'anglais (américain) par Etienne DOBENESQUE, préface d'Yves CITTON, postface inédite de Stanley FISH, Coll. « Penser/croiser, Editeur : « Les Prairies ordinaires », Paris, 2007, 144 pages, ISBN : 978-2-35096-031-9.

[³⁴] *Ibid.*

[³⁵] Cf. **Benoît DENIS**, « Ironie et idéologie : réflexions sur “ la responsabilité idéologique ” du texte », *CONTEXTES*, numéro2, L'idéologie en sociologie de la littérature (fév.2007), [en ligne], mis

en ligne le 25 février 2007. URL : <http://contextes.revues.org/document180.html>. Consulté le 09 septembre 2007.

[³⁶] **Jean-Yves LUNG**, « et si les Indous osaient explorer leur propre culture », *La revue de l'Inde*, n°09 ? octobre-décembre 2007.

[³⁷] **Catherine PONT-HUMBERT**, *Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances*, p.14.

[³⁸] **Alexandre SOLJENITSYNE**, in Jean-Christophe VALTAT présentant Stanley FISH, *Quand lire, c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Editeur : « Les Prairies ordinaires », 2007, 144 pages.

[³⁹] Cf. **Stanley FISH**, *Quand lire, c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Editeur : « Les Prairies ordinaires », 2007, 144 pages.